Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 59 (1930)

Heft: 14

Artikel: M. Lars Eskeland

Autor: Skansen, Per

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040862

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Exercice. — Par une *brumeuse* matinée d'automne, je partis pour le Lac Noir. Lorsque j'arrivai près de la Valsainte, le brouillard disparut *brusquement.* Puis, il envahit de nouveau la contrée de sorte que le soleil ne luisait que par *intermittence.* Tout en cheminant, j'entendais la chanson *discrète* des oiseaux ; je voyais des vaches *assoupies* qui ruminaient paisiblement ; je traversais des *futaies* dans lesquelles je respirais à pleins poumons un air embaumé d'un *subtil* parfum de résine *exhalé* par les sapins séculaires ; je passais à travers des *taillis* garnis de mûriers ; je longeais une petite forêt de hêtres dont les *frondaisons* commençaient à jaunir. Bientôt, je vis à mes pieds le ravissant Lac Noir, aux eaux *mélancoliques.* Le soir, en rentrant, je m'arrêtai au couvent de la Valsainte, où des moines pieux suivent la règle *austère* des Chartreux et passent leur vie dans la *quiétude* et la paix, loin des *illusions* du monde. J'arrivai à la maison alors que le jour *s'amenuisait* insensiblement.

L. D.

M. LARS ESKELAND

Un de nos plus aimables abonnés — appelons-le Oscar pour ne pas le trahir — a trouvé trop brève la notice que nous avons consacrée à M. Lars Eskeland dans notre dernier numéro. Je dois vous confier que le dit Oscar a fait à M. Eskeland les honneurs de la Chartreuse de la Valsainte, et de la Gruyère en général, dont il lui a fait goûter le fromage. Son lac de Montsalvens n'est-il pas un fjord ? Et si ses montagnes étaient rabotées de leurs pics rocheux, elles seraient norvégiennes. Quel ne fut pas le ravissement d'Oscar lorsque son hôte de marque s'écria en voyant les maisons de bois de Cerniat : « Mais elles sont pareilles aux nôtres ! » Il fut, par contre, humilié quand, ayant à devancer un troupeau de génisses, M. Eskeland remarqua : « Vos vaches ne sont pas plus grosses que les nôtres ! » — « Mais, Monsieur, ce ne sont pas des vaches ; ce sont des génisses. Les vraies vaches sont deux fois plus grosses ! »...

Après quoi il demeure acquis que la Gruyère et la Norvège sont deux contrées sœurs... Oscar a solennellement promis un voyage en Norvège au cours de prochaines vacances.

Il m'est possible de contenter mon ami en reproduisant une notice, avec permission, d'un compatriote de M. Eskeland, M. Per Skansen, tirée des Cahiers des Amitiés françaises, *du 15 octobre.*

« Là où il passe il laisse une traînée de lumière », disait naguère un publiciste en parlant de Lars Eskeland et de son œuvre d'éducateur.

Lars Eskeland, issu d'une importante famille terrienne qui a donné à la Norvège des hommes politiques et des littérateurs de haute envergure, fut destiné à la carrière de l'enseignement. Aussitôt passé son brevet d'instituteur, il devint lui-même professeur de séminaire (nom donné en Norvège aux écoles normales d'instituteurs) et de hautes écoles populaires. Ce dernier genre d'école venait de faire son entrée dans le pays. Il avait pour créateur le Danois Nicolaï Frederik Severin Grundtvig (1783-1872). Ce grand skald comprit l'utilité de relever le Danemark de la décadence morale et sociale qu'avaient amenée les guerres de l'Empire. « La condition essentielle de la prospérité d'une nation est l'instruction

du peuple », telle fut la devise de Grundtvig. L'idée d'éduquer surtout la jeunesse de la campagne lui devint particulièrement chère.

A cette même époque, une renaissance nationale se fit jour en Norvège, préparée d'ailleurs depuis 1814 (année de la séparation d'avec le Danemark) par des propagateurs de la pensée d'une Norvège pleinement indépendante. En 1814, la Norvège passa sous le protectorat de la Suède. Ce renouveau patriotique appelait tout naturellement les hautes écoles populaires de Grundtvig. Après celles fondées par Herman Ankeh, Christoffer Bruun, Viggo Ullman et d'autres, qui avaient eu plus ou moins de succès, Lars Eskeland fut chargé de fonder celle de Voss en 1895.

Sous la direction du jeune et déjà remarquable pédagogue, cette méthode scolaire, peu connue en dehors de la Scandinavie, sera poussée à la perfection. Voss Folkehögskule, quoique rattachée par les grandes lignes à l'école de Grundtvig, pratique un système spécial créé par Lars Eskeland. La religion avait toujours fait partie de l'enseignement dans les écoles de ce genre, mais dans le but direct de combattre le lugubre piétisme, sorti de la philosophie de l'allemand Spener. Cette secte avait pris une grande extension dans les pays du Nord. Eskeland donnait à la religion une plus grande place, à la religion en elle-même, comme soutien moral. Il ne concevait pas une école sans Dieu. C'était comme un corps sans âme. Un second élément capital dans l'enseignement de Voss est l'ancienne langue du pays. Cette langue s'était perfectionnée du IXme au XIIIme siècle par les skalds et se maintenait comme langue écrite malgré le latin. Ainsi les sagas (l'histoire des rois norvégiens) sont rédigés au début du XIIIme siècle dans la langue de l'époque. Durant l'annexion danoise, du XVme au XIXme siècle, elle perdit de son originalité, au point qu'au moment de la séparation, en 1814, elle se distinguait peu du danois. Les réminiscences de la langue des skalds ne subsistaient que dans certains dialectes. Vers le milieu du XIXme siècle s'intensifia, parallèlement à la renaissance nationale, un mouvement pour libérer la langue de ses empreintes étrangères. Lars Eskeland, partisan du landsmaal, nom donné à la langue rétablie, l'introduisit dans son école comme langue principale ; d'autres suivirent son exemple. A partir de ce moment, le landsmaal fit des progrès rapides. Aujourd'hui, les deux langues sont mises sur le même niveau dans tous les établissements enseignants de l'Etat, depuis l'école primaire jusqu'à l'université. C'est en grande partie l'œuvre de Lars Eskeland.

L'enseignement des deux langues étrangères (anglais et allemand) est donné seulement à ceux qui le désirent. L'école est interne et mixte ; les élèves habitent deux par deux, jeunes filles et jeunes gens dans des bâtiments différents. Les cours commencent le 1er octobre et durent six mois de chaque année. Le cours complet est de douze mois (en deux ans). L'école est subventionnée par la commune et par l'Etat ; la somme allouée est actuellement de 40,000 couronnes, ce qui couvre les traitements des professeurs et les frais de la maison. Chaque élève paie une petite somme d'entrée, pour son entretien personnel.

Le but de l'école est de remettre en honneur le génie national. L'enseignement en lui-même est évidemment le principal facteur dans ces efforts, surtout l'histoire dont les étapes glorieuses sont racontées avec enthousiasme. « Il faut évoquer les souvenirs de gloire, dit Eskeland, car, comment un peuple sans souvenirs peut-il maintenir son courage, et, sans courage, comment peut-il garder sa force ? » Même en dehors des classes, on ne laisse passer aucune occasion d'intéresser les élèves aux vieux usages et aux traditions perdues. Aux heures de récréation, ils se réunissent pour jouer et danser des rondes anciennes, aux airs nationaux, chacun en costume de son pays.

Cette jeunesse est recrutée en majeure partie dans la classe rurale, mais elle vient aussi de familles de pasteurs, de fonctionnaires, d'ouvriers, etc. « Quand les enfants de toutes classes sociales passent ensemble deux hivers à l'école, ils deviennent amis, leurs désirs et leurs rêves tendent au même but, et bien des barrages factices dressés entre eux tombent tout seuls. »

L'école ne prépare à aucun examen. Elle donne aux jeunes gens qui ne visent pas à une carrière libérale une instruction générale supérieure. Le plus souvent, le cours fini, les fils de paysans retournent à la terre.

Il est certain que la haute école populaire a élevé le niveau intellectuel et moral du pays en inculquant le sentiment patriotique, la fierté nationale. Cette école, — qu'il ne faut pas confondre avec celle des hautes sciences agricoles, dont le but spécial est d'amener au perfectionnement de l'agriculture, — *attache les élèves au sol.*

Lars Eskeland n'est pas seulement éducateur, mais aussi auteur d'un grand nombre de livres d'enseignement et d'instruction civique, poète apprécié et conférencier réputé.

Il n'est pas sans intérêt de constater, en étudiant les idées religieuses des pionniers de la haute école populaire dans le Nord, qu'aucun d'eux n'est éloigné du catholicisme. Grundtvig, Bruun et d'autres, qui avaient entrepris la noble tâche de redonner à la nation sa grandeur et sa vigueur primitives, voyaient sans doute une ascension parallèle entre l'apogée du royaume et la prospérité de l'Eglise dans le pays. Lars Eskeland, qui avait poursuivi leur œuvre sociale, était amené à la même conclusion. Il ne se contenta pas de reconnaître le fait, mais rompit officiellement avec l'Eglise d'Etat en 1925. Cette conversion a provoqué, on le sait, un grand déchaînement de colère en Norvège. Le clergé luthérien, connaissant l'influence de Lars Eskeland parmi la jeunesse, en a compris le « danger », et a poussé le gouvernement, de confession luthérienne, à enlever au converti, en 1927, la direction de son école. Il n'en garde pas moins, dans le pays tout entier, sa haute influence intellectuelle et morale. Tout récemment encore, prenant la parole aux fêtes de saint Olav, il disait en songeant à l'avenir de l'Eglise catholique dans son pays : « Nous serons vainqueurs : l'orage qui passe se calmera, puis viendra l'heure de l'Eglise. Nous n'aurons pas le bonheur de la voir, mais nos enfants la verront, lorsque dans un siècle, ils se rendront en ces lieux pour célébrer le millénaire de saint Olav, *Rex perpetuus Norvegiae.* »

On retrouvera ces beaux accents de confiance et d'espoir dans la conférence qu'on va lire et que Lars Eskeland a donnée à Genève, au cours de la seconde *Semaine catholique internationale*, sous la présidence de M. Ernest Perrier, conseiller d'Etat et directeur du département de l'Instruction publique du canton de Fribourg.

« Vous nous apportez, Monsieur, a dit à Lars Eskeland, en le présentant à son auditoire, M. Perrier, vous nous apportez comme une bouffée d'air pur de votre patrie de Norvège... » C'est cet air pur qui vivifia toute cette conférence, à laquelle le public de la « Semaine » profondément ému par la parole de Lars Eskeland, fit un beau succès. Elle s'acheva dans une longue ovation qui a comme enveloppé de réconfort Lars Eskeland et son pays. PER SKANSEN.

A l'Ecole normale :

L'élève Paul se rengorge, parce que le professeur a lu avec éloge sa rédaction à la classe entière.

— Ne te monte pas tant le cou, lui fait son camarade Marius. A l'examen, comme au jugement, ce sont les derniers qui sont les premiers.